

sagesse. Celle-ci s'adresse à tous les hommes, au-delà des religions et des idéologies.

Le parcours qui vous est proposé s'est limité aux livres des Proverbes, de Job et de Qohéleth, qui sont les trois livres de sagesse de la Bible hébraïque. Dans les Bibles catholiques, on trouve d'autres livres de sagesse qui proviennent de la version grecque de la Bible : le Siracide (appelé parfois l'Ecclésiastique) et la Sagesse de Salomon, notamment (ces livres figurent dans la TOB sous le titre "Les Livres deutérocanoniques"). Ces textes, que le judaïsme n'a pas intégrés dans sa Bible, mériteraient également étude et lecture. L'équipe de ce parcours a cependant préféré se concentrer sur les livres de sagesse que le judaïsme partage avec le christianisme, dans le souci de faire mieux ressortir le caractère "universel" de la sagesse.

Bibliographie :

F. Lenoir et Y. Tardan-Masquelier (ed.), *Le Livre des Sagesse. L'aventure spirituelle de l'humanité*, Paris : Bayard, 2002;

J. Lévêque, *Sagesse de l'Égypte ancienne (CE. Suppl. 46)*, Paris : Cerf, 1984;

J. Lévêque, *Sagesse de Mésopotamie (CE. Suppl. 85)*, Paris : Cerf, 1993;

R. Michaud, *La littérature de Sagesse. Histoire et théologie (Lire la Bible 65)*, Paris : Cerf, 1984;

T. Römer, *Les chemins de la sagesse. Proverbes, Job, Qohéleth, Poliez-le-Grand* : Editions du Moulin, 1999.

58^e Cours Biblique par Correspondance - Première étude
Période du 2 au 15 octobre 2006

Quand la Bible parle de sagesse

1. La sagesse, une quête universelle

Aujourd'hui, il est à nouveau beaucoup question de sagesse. Les livres sur les sagesse de l'Orient se vendent fort bien et ce succès s'explique sans doute par le besoin de trouver des repères dans un monde de plus en plus sans frontières et en même temps difficile à comprendre. Il n'est donc guère étonnant que les chrétiens redécouvrent la sagesse biblique, un domaine longtemps négligé. En effet, la sagesse de la Bible, surtout dans le livre des Proverbes, fut souvent considérée comme matérialiste et hédoniste; de plus, elle ne possédait apparemment rien de spécifiquement juif ou chrétien. Aujourd'hui, ce jugement est à réviser, d'autant plus que le dialogue entre les religions nous invite à découvrir des liens possibles entre différentes croyances.

Comment définir la sagesse biblique? Si l'on consulte le Petit Robert sur la définition du terme "sagesse", on trouve une citation de Descartes, selon laquelle la sagesse est "la parfaite connaissance de toutes les choses que l'homme peut savoir". C'est une définition qui insiste sur l'intellect, alors que la racine hébraïque de ce mot a une connotation beaucoup plus pratique et utilitaire. On pourrait dire que le mot comporte une dimension technique. La racine est utilisée pour désigner les artisans habiles (Es 40,20) ou de bonnes fileuses (Ex 36,8); en Jr 9,16 les pleureuses sont également appelées "sages", puisqu'elles sont expertes dans l'art de pleurer. On peut donc dire que tous les corps de métiers sont liés à la sagesse : tout travail bien fait est un travail "sage". De même, le roi qui sait gouverner sera appelé "sage" (1 R 3,5 : Salomon).

Ainsi, *a priori*, tout le monde peut être "sage", mais dans certains textes bibliques, les "sages" semblent désigner un groupe social bien précis qui est apparemment celui des scribes. Il existe en effet un lien entre sagesse et écriture, puisque ce sont les scribes qui ont mis par écrit des proverbes ou des instructions sur le comportement d'un "sage". En ce qui concerne les civilisations méditerranéennes, on peut dire que la sagesse naît au troisième millénaire en Mésopotamie et en Égypte, c'est-à-dire dans les deux civilisations qui ont inventé l'écriture. D'ailleurs, les auteurs de l'Ancien Testament sont conscients que la sagesse s'inscrit dans ce vaste contexte international, puisqu'ils évoquent, entre autres, la sagesse de l'Assyrie, de la Babylonie, et bien sûr de l'Égypte.

2. La sagesse en Égypte

Les scribes ont joué un rôle important dans l'ancienne Égypte. Pour apprendre à lire et à écrire il fallait aller à l'école (dans un temple), appelée "maison de vie". C'est là qu'on produisait des discours didactiques. Ces textes écrits par les scribes furent, en règle générale, attribués au roi, qui était considéré comme le sage par excellence. En effet, étant donné que le Pharaon était le représentant des dieux sur terre, c'est à lui que les dieux transmettaient la sagesse.

Quel était le but des sages égyptiens ? Il s'agissait de découvrir "l'ordre du monde" afin de permettre aux hommes de vivre conformément à cet ordre. Cet ordre du monde est appelé *ma'at* par les Égyptiens. La *ma'at* est l'état juste de la nature et de la société, tel qu'il a été fixé par le dieu créateur. Elle englobe tout ce qui est exact, correct, l'ordre, le droit, la justice, la vérité. Les scribes l'ont représentée comme une jeune femme portant comme coiffure l'héroglyphe correspondant à son nom : une plume droite. La plume évoque bien sûr l'outil du scribe, mais aussi la fragilité et la souplesse.

8. Une autre réponse à la crise de la sagesse : la vraie sagesse est auprès de Dieu (Pr 8)

Les mises en garde de Job et de Qohéleth ont contribué à donner naissance à l'idée qui se trouve aux chapitres 8 et 9 du livre des Proverbes; ces chapitres constituent l'aboutissement de la première collection du livre (ch. 1-9). Cette collection, qui est devenue le prologue du livre des Proverbes, a été rédigée dans le dessein d'affirmer la validité de l'approche sapientiale du monde malgré des expériences contradictoires. Au centre de cette collection se trouvent dix discours didactiques adressés par un père à son fils, sans doute une image de la relation entre un professeur et son élève (en effet, dans le Proche-Orient ancien "père" est un titre honorifique avec lequel on s'adresse à des personnes ayant un statut social élevé, comme les professeurs). Ces discours sont encadrés par deux autres discours dans lesquels la sagesse prend elle-même la parole. L'auteur de ce bel éloge de la sagesse de Dieu veut montrer comment la sagesse reste nécessaire à jamais pour comprendre le monde et ses structures, et pour les changer si besoin est.

Quelques remarques sur le parcours

Le parcours qui vous est proposé suit les grandes lignes de cette introduction, en vous proposant une découverte de textes typiques des livres des Proverbes, de Job, de Qohéleth, et finalement du célèbre discours de la sagesse en Pr 8. À l'aide d'études de textes exemplaires, nous aimerions faire comprendre l'importance de la sagesse biblique, ses limites et ses chances. Ce parcours peut se comprendre à la fois comme un parcours historique (il retrace l'évolution de la réflexion biblique sur la sagesse) et un parcours existentiel (il reflète aussi l'effondrement des certitudes et la recherche d'une nouvelle confiance). Les textes bibliques, comme ceux des voisins d'Israël, insistent sur le caractère universel de la

de sa situation. Mais contrairement à ses amis, c'est par l'agressivité, par la méchanceté de Dieu qu'il tente d'expliquer ses souffrances : "Tu t'es changé en bourreau pour moi, et de ta poigne tu me brimes" (30,21). Dans sa révolte contre Dieu, Job constate qu'il n'y a pas de relation de cause à effet divinement garantie : "Au jour du désastre le méchant est préservé. Au jour des fureurs il est mis à l'abri" (21,30). La réponse divine, qui n'est pas facile à comprendre (on y reviendra dans une étude), veut rappeler deux vérités à Job : l'homme n'est pas le centre du monde, et le combat contre le mal est à reprendre constamment. Job en est-il convaincu ?

7. Qohéleth et l'attitude sceptique

Le livre de Qohéleth (appelé dans certaines traductions "Ecclésiaste") est le seul livre de la Bible qu'on pourrait qualifier de philosophique. Le nom de Qohéleth, participe féminin d'une racine signifiant "assembler", dénote apparemment une fonction publique (en hébreu qui ne connaît pas de neutre, le féminin peut désigner une fonction). Son auteur, issu d'une couche aisée de la population judéenne, l'a rédigé au troisième siècle avant J.-C. Il se peut qu'il ait été un professeur de l'école du second temple à Jérusalem. Comme l'auteur du livre de Job, Qohéleth s'oppose à la doctrine traditionnelle de la rétribution selon laquelle les justes sont récompensés par Dieu et les impies punis.

Qohéleth, en rupture avec la sagesse optimiste, rejette définitivement l'idée selon laquelle l'homme pourrait saisir les projets de Dieu. Comme nous allons le voir plus en détail, Qohéleth prend une position ambiguë par rapport à la sagesse de ses prédécesseurs. Il critique certes les activités traditionnelles de la sagesse, mais, paradoxalement, il atteint le but de la sagesse qui est d'observer l'univers visible. L'agir de l'homme s'inscrit donc dans les lois de la création, mais ces lois lui échappent. En même temps, Qohéleth amorce une réflexion sur la mort qu'il considère comme le destin inéluctable de tout homme. Selon Qohéleth l'homme doit apprendre à vivre face à la mort.

La ma'at

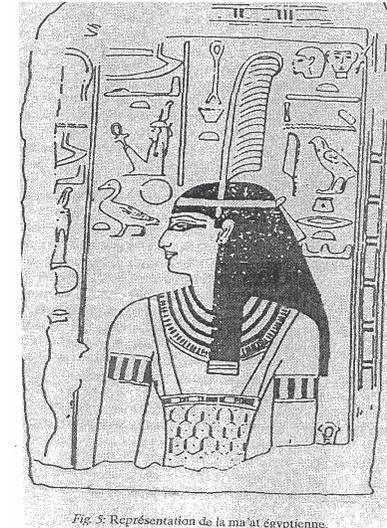


Fig. 5: Représentation de la ma'at égyptienne.

La *ma'at* ne peut être imposée par la force ou être comprise comme un concept statique; elle n'est pas non plus une loi immuable. Ce qui importe, c'est d'avoir la bonne attitude de départ : il faut essayer durant toute sa vie de vivre conformément à la *ma'at*.

Mais le vrai sage est également conscient qu'il ne comprendra jamais tous les secrets de celle-ci; il doit donc constamment chercher à comprendre, en acceptant qu'il ne pourra pas tout comprendre. Les deux termes bibliques qu'on peut mettre en rapport avec la *ma'at* sont "Paix" et "Justice". Ils décrivent en effet l'état de la société que le sage est appelé à rechercher et à maintenir.

3. La sagesse "classique" en Israël et Juda.

La sagesse d'Israël et de Juda, à l'époque des deux royaumes (aux neuvième et huitième siècle avant Jésus-Christ), s'inscrit dans un

contexte qui est très proche de ce que nous savons notamment de l'Égypte. Les productions littéraires des scribes sont réunies dans le livre des Proverbes présenté comme un recueil des Proverbes de Salomon (Pr 1,1), bien que ce dernier ne soit pas l'auteur du livre, au sens moderne du terme. Comme en Égypte, on attribue ici des textes de sagesse à un roi présenté comme le "patron" des sept collections qui sont chacune introduites par un titre et qui proviennent d'époques différentes. La diversité des styles et des préoccupations apparaît clairement au fil de la lecture. Il semble qu'autour d'un noyau primitif, d'autres livres ou appendices ont été peu à peu ajoutés. La collection la plus récente (Pr 1-9) a été placée en tête et propose ainsi une certaine interprétation du livre entier.

Les Proverbes les plus anciens se trouvent, entre autres, dans les chapitres 25-29 et se présentent comme l'œuvre des scribes ayant vécu à l'époque d'Ezéchias (dans les dernières décennies du huitième siècle avant J.-C.). On y trouve à la fois des proverbes reflétant la vie des petites gens (paysans, ouvriers) et en même temps des conseils pour des gens de haut rang, appelés à fréquenter le roi. Les proverbes les plus anciens sont courts, ne dépassant souvent pas les deux lignes : "*A l'automne, le paresseux ne laboure pas, à la moisson, il cherche et rien*" (Pr 20,4, trad. T. Römer); c'est une sagesse des paysans, née de l'observation. Ou encore : "*Qui gâte son serviteur dès l'adolescence finira par faire de lui un fainéant*" (Pr 29,21), proverbe provenant des couches aisées de la population. A partir de ces observations, on peut bien sûr comparer des données ou faire des déductions. On en tire ainsi une catégorie de proverbes en "mieux vaut que", comme, par exemple, Pr 17,1 : "*Mieux vaut un morceau de pain sec et la tranquillité qu'une demeure pleine de festins avec des disputes*".

Pas plus qu'en Égypte ou en Mésopotamie, il ne peut être question en Israël d'une sagesse "profane". En effet, la sagesse biblique est liée à la conception d'un ordre du monde qui est institué par le dieu créateur. De ce fait découle également le rôle important du roi qui est placé près de Dieu. En Juda et en Israël, comme ailleurs, il est le représentant de Dieu et le garant de l'ordre cosmique. Pour

effet, la question de la possibilité de comprendre Dieu, voire le monde, peut être considérée comme un des grands problèmes universels de l'humanité. Ce problème devient notamment virulent dans des périodes de crise, de changements économiques, sociaux et politiques. Dans le livre de Job, la crise d'un lien systématique entre causes et effets est exprimée avec une force qui n'a pas de pareil. Cette expérience n'est pas une spécificité de la foi juive. C'est pour cela que Job n'est pas présenté comme un Israélite. L'auteur du poème de Job met en scène un homme qu'il veut "universel" et qu'il situe quelque part en Arabie. Pour un ancien, ce pays évoque à la fois la richesse et le bonheur, mais aussi le désert et le chaos.

Le livre de Job se divise en un cadre narratif en prose (1,1-2,13; 42,7-17) et une section principale en vers (3,1-42,6). Dans le récit en prose, Job est décrit comme un grand cheikh bédouin, alors que le Job des poèmes ressemble plutôt à un aristocrate citadin. D'après le cadre narratif, les souffrances de Job résultent d'un pari entre Dieu et Satan ayant pour but de déterminer si Job resterait attaché à Dieu "gratuitement". C'est ainsi que Dieu permet à Satan de lui enlever tous ses biens, ses enfants compris, et de le frapper par des maladies. Job tient bon, réussit l'épreuve et tout se termine bien. Pourtant, dans la partie principale du livre, Job ne trouve pas de réponse rassurante. Il s'opposera à une situation incompréhensible et ira jusqu'à accuser Dieu d'être cruel et arbitraire.

La partie principale du livre de Job se compose de discours : discours de Job, discours de ses amis, discours de Dieu. Les trois amis représentent la sagesse internationale; et c'est cette sagesse que Job conteste. Les amis sont persuadés que les souffrances de Job sont dues à la sanction divine d'un péché caché. Ils l'exhortent donc à reconnaître sa faute, à s'en remettre à la bonté de Dieu et à se repentir. Pour eux, la responsabilité de Job consiste à accepter ses malheurs comme mérités.

Les amis défendent un monde compréhensible, ce que Job ne peut plus accepter. Étant convaincu d'être innocent, "juste", Job considère qu'il n'a pas mérité son destin. Comme ses amis, Job cherche la cause

rois judéens : 55 ans (2 R 21,1). Pour l'auteur des Chroniques, cela est insupportable : Manassé aurait dû être sanctionné par le SEIGNEUR pour ses mauvaises actions. Alors, pour expliquer les 55 ans de son règne, le Chroniste va nous relater comment, au début de son gouvernement, il s'est converti au SEIGNEUR et comment à cause de cette conversion, Dieu a prolongé son règne (2 Chr 33,11-13). Pour lui, cette histoire était absolument nécessaire pour expliquer le long règne de ce roi, puisqu'il en déduisait que Manassé devait faire partie des "justes". Et ainsi le monde était "en ordre". L'idée de la rétribution rassure, puisqu'elle semble rendre Dieu et le monde compréhensibles. Cette conception n'est d'ailleurs nullement limitée à l'époque de l'Ancien Testament. Dans le Nouveau Testament, elle apparaît bien établie lorsque les disciples questionnent Jésus au sujet d'un aveugle : "*Rabbi, qui a péché pour qu'il soit né aveugle, lui ou ses parents ?*" (Jn 9,2).

Affirmer que "*le mal poursuit les pécheurs et le bien récompense les justes*" (Pr 13,21) est une chose, mais que faire quand l'expérience personnelle vient contredire ce principe ? De nombreux psaumes s'interrogent d'ailleurs sur le lien entre le comportement et le sort de l'individu : "*Je voyais la chance des impies. Ils ne se privent de rien jusqu'à leur mort, ils ont la panse bien grasse. Ils ne partagent pas la peine des gens, ils ne sont pas frappés avec les autres*" (Ps 73,3b-5). Le livre de Job est celui qui remet le plus radicalement en question l'idée de la rétribution et d'un Dieu qui la garantirait.

6. Le livre de Job et la question de la justice divine

Le livre de Job reflète la tentative de trouver la place de l'homme dans un monde qu'il ne comprend plus. Il n'est alors pas étonnant que Job compte parmi les livres bibliques qui n'ont jamais cessé de parler aux hommes, aux croyants comme aux non-croyants, aux philosophes et anthropologues, mais aussi aux auteurs de romans de science-fiction (Robert Heinlein, *Job : une comédie de justice*). En

comprendre cet ordre, le vrai sage doit posséder les traits suivants : le sens de l'observation, l'expérience, la capacité de reconnaître le bon moment et de trouver la bonne mesure, celle de rester modeste humble et discret. C'est par ce comportement que le sage célèbre et loue son Dieu.

4. La "crainte de Dieu" comme quintessence de la sagesse du peuple hébreu.

Dans les écrits de sagesse, Dieu est d'abord celui qui institue et garantit le lien entre le comportement de l'individu et le sort qui l'attend. Dieu a établi l'ordre du monde; pour que cet ordre puisse être garanti, l'idée d'un lien entre l'agir de quelqu'un et son destin s'impose. Tout en affirmant cela, les sages sont conscients que la sagesse des hommes reste limitée. L'homme ne comprend pas toujours les projets de Dieu : "*Le SEIGNEUR dirige les pas de l'homme, comment l'homme comprendrait-il son chemin ?*" (Pr 20,24, trad. T. Römer). Tout se passe comme le décide le SEIGNEUR et non pas les hommes : "*Le cœur de l'homme étudie sa route, mais c'est le SEIGNEUR qui affermit ses pas*" (Pr 16,9). En tant que garant de l'ordre du monde, Dieu est également le protecteur des pauvres et des déshérités : "*Ne dépouille pas le faible, c'est un faible, et n'écrase pas l'homme d'humble condition en justice; car le SEIGNEUR plaidera leur cause et ravira la vie de leurs ravisseurs*" (Pr 22,22-23). Le Dieu d'Israël a horreur de l'injustice sociale, mais se complaît dans ceux qui pratiquent la justice.

La bonne attitude *du* sage vis-à-vis de Dieu est résumée dans la Bible par l'expression "crainte du SEIGNEUR". C'est ainsi que le livre des Proverbes s'ouvre par le constat : "*La crainte du SEIGNEUR est le principe du savoir; sagesse et éducation seuls les fous s'en moquent*" (Pr 1,7). On imagine facilement que ce terme dénote le respect, voire la peur de l'homme face au divin. Mais dans la littérature de sagesse, l'expression a un sens plus pratique, comme le montre d'abord Pr 16,6 : "*C'est par la loyauté et la fidélité que le péché est expié. C'est par la crainte du SEIGNEUR qu'on s'écarte du mal*" (trad. T. Römer).

Ce verset peut se lire comme une critique d'une conception sacrale, voire ritualiste de la religion. Les termes "expier", "péché", "écarter" proviennent de la théologie des prêtres selon laquelle une faute se répare par des sacrifices ou par des rites. L'auteur de Pr 16,6 transforme cette conception. Il remplace le sacrifice par la loyauté et la fidélité, deux termes centraux de la pensée sapientiale qui expriment l'attitude qu'il convient d'adopter face à l'ordre du monde tel que Dieu l'a voulu. "La crainte de Dieu" a des implications éthiques évidentes.

Elle désigne en effet le comportement adéquat de l'homme qui veut sauvegarder l'ordre de la création. Sauvegarder la création, c'est lutter pour la vie. Ceci devient très clair lorsque l'on rapproche les deux proverbes suivants :

Pr 14,27 : "*La crainte du SEIGNEUR est source de vie pour détourner des pièges de la mort*" (trad. T. Römer).

Pr 13,14 : "*L'enseignement du sage est source de vie pour se détourner des pièges de la mort*" (trad. T. Römer).

L'enseignement de la sagesse équivaut donc à la crainte de Dieu, et cette crainte s'engage pour la vie et s'oppose aux forces de la mort. Un certain nombre de récits bibliques insistent sur le caractère universel de la crainte de Dieu. Au début du livre de l'Exode, le Pharaon charge les sages-femmes égyptiennes de supprimer les nouveaux-nés mâles des Hébreux pour éviter que le peuple grandisse (voir Ex 1,15-22). Mais ces sages-femmes "craignirent Dieu" et laissèrent les enfants vivre. Elles représentent la vraie sagesse de Dieu puisqu'elles s'engagent par tous les moyens (y compris la ruse) en faveur de la vie. Elles réalisent ainsi le programme de Pr 14,27 : "*La crainte du SEIGNEUR est source de vie pour détourner des pièges de la mort*" (trad. T. Römer). Le livre de Jonas comporte un message similaire. Jonas se présente bien aux marins païens comme servant le Dieu créateur du ciel et de la terre. Mais il agit comme si Dieu était limité à un territoire spécifique, puisqu'il tente de s'enfuir loin de Dieu. Il agit comme s'il pouvait s'opposer aux projets de Dieu. Face à Jonas, les marins païens montrent de la crainte de Dieu (cf. Jon

1,10 et 16) et adoptent l'attitude sapientiale exemplaire, lorsqu'ils disent : "*Car c'est toi le SEIGNEUR qui fais ce qu'il te plaît*" (1,14).

Ces récits veulent montrer que la crainte de Dieu existe également chez les autres peuples et qu'il y a donc une possibilité de vivre ensemble, et en harmonie, sur cette base. On retrouve ainsi une idée centrale de la tradition sapientiale pour laquelle le meilleur éloge de Dieu consiste dans l'engagement en faveur de la vie.

La crainte de Dieu n'est pas un concept abstrait, ni un dogme. Elle doit s'inventer et se réaliser selon les contextes spécifiques. Cela est conforme à la sagesse "authentique" qui ne peut être comprise comme une énumération de vérités immuables. Cependant, le danger d'ériger une observation en principe immuable a toujours guetté la sagesse.

5. La crise de la sagesse.

Dans les chapitres 10-15 du livre des Proverbes, qui, à l'origine, constituaient sans doute une collection indépendante, se trouvent de nombreuses sentences qui ne décrivent plus des comportements concrets pour en dégager les conséquences, mais qui opposent deux types d'hommes et le sort qui les attend. C'est une sorte de peinture en noir et blanc qui divise l'humanité en deux catégories : les sages et les insensés, les justes et les méchants. Du côté de Dieu se trouvent l'ordre et les justes; de l'autre, il n'y a que le chaos et les méchants. Et Dieu, bien évidemment, donne le bonheur aux justes tandis que le malheur et les souffrances sont réservés aux mauvais. La sagesse classique affirme, elle aussi, la sanction par Dieu des œuvres de chacun, mais elle insiste constamment sur le fait que ce n'est pas à l'homme de décréter comment cette sanction doit se faire. Le dogme de la rétribution deviendra même si puissant que certains n'hésiteront pas à réécrire l'histoire. Selon les livres des Rois, Manassé est le plus abominable de tous les monarques qui ont gouverné sur Juda; cependant son règne fut le plus long de tous les